

titude d'articles. Vous les admettez tous sans discussion, sans examen préalable, ou du moins votre examen ne sera pas celui du doute. Un pareil discours serait une énormité véritable, une contradiction patente. Sur quel fondement, je vous prie, prétendez-vous ainsi donner des bornes à la souveraine indépendance de la raison ? Pourquoi lui ayant soumis les vérités les plus sublimes, voulez-vous lui soustraire des vérités d'un ordre inférieur ! Ces prétentions sont de tout point arbitraires, sans consistance et sans valeur. La raison est souveraine dans la sphère du contingent aussi bien que dans celle du nécessaire ; et si elle a le droit de nier Dieu et les rapports de l'homme avec Dieu, à plus forte raison elle a le droit de nier l'homme et ses rapports avec l'homme. Je reviendrai tout à l'heure sur ces graves conséquences, j'en signalerai d'autres encore non moins déplorables, et j'espère les pouvoir mettre toutes dans le plus grand jour.

La souveraineté, l'indépendance absolues sont l'appanage exclusif de l'infini, du nécessaire, de l'incréd. Dans l'infini, le nécessaire, l'incréd, et non pas ailleurs, se trouve la raison suffisante de l'existence, de la conservation et de l'action du fini, du contingent, du créé. L'être intelligent fini, produit de l'infini, n'est point livré à lui-même, sans subordination ni contrôle de ses actes. Le créateur le laisse se mouvoir librement, il est vrai mais, pourtant il le gouverne, et les lois qu'il lui impose, il en exige rigoureusement l'observation. La raison humaine, être fini, contingent, créé, ne saurait donc prétendre à l'indépendance absolue. Ainsi parle le bon sens. Écoutez la réponse de l'individualisme.

Sans aucun doute l'incréd, le nécessaire, l'infini seul peut prétendre à l'indépendance absolue. Mais aussi bien la raison, ou le moi, nous présente-t-elle ces trois caractères. Qu'est-ce que la raison ? Qu'est-ce que le moi ? C'est la plus haute manifestation de l'être, la forme la plus magnifique de l'infini, la plus intéressante évolution du nécessaire, la plus parfaite représentation de Dieu. La raison est donc indépendante, souveraine, irresponsable. Le moi est la toute réalité. Le moi se pose lui-même. Semblablement il pose et produit le non-moi, vaste et harmonieux ensemble qu'on appelle univers. Le non-moi ou la totalité des phénomènes, est la totalité même des pensées du moi. Le moi étant ainsi le seul être réel, qui pourrait lui imposer des lois ? Il est indépendant, souverain, irresponsable. (1)

C'est ainsi que pour soutenir la suprématie de la raison, on ne craint pas de descendre jusqu'au panégoïsme, forme de panthéisme la plus étroite, la plus absurde et la plus repoussante. Encore ne peut-on se maintenir dans cet abîme ; l'inflexible logique ne le saurait permettre. De par elle, il faut descendre plus bas.

Pourquoi octroyez-vous au sujet, c'est-à-dire au moi, la réalité en soi que vous avez refusée à l'objet, c'est-à-dire au non-moi ? Est-ce que le non-même (2) qui est le sujet, selon nous, est plus saisissable que le non-même qui est l'objet, selon tout le monde ? Vous avez dû, pour affirmer l'existence purement phénoménale ou phantastique de l'objet, fouler aux pieds le témoignage de plusieurs de vos facultés cognitives, compter pour rien vos plus constantes, vos plus invincibles convictions.

Mais si vous écarterez ainsi le témoignage de quelques unes de vos facultés ; si vous ne tenez pas compte de certaines persuasions aussi indélébiles en vous que votre nature même, pourquoi ne pas dédaigner aussi des croyances parfaitement analogues ? Pourquoi avoir égard au témoignage de certaines autres facultés de votre nature raisonnable ? Vos facultés diverses n'ont-elles pas des droits égaux dans leurs sphères respectives ? ou la nullité de droits ne leur est-elle pas commune à toutes ? Vos croyances invincibles ne sont-elles pas toutes de même condition ?

Il y paraît, répond une classe d'individualistes plus conséquents et plus intrépides. C'est pourquoi nous nions la réalité transcendente du sujet aussi bien que de l'objet. Nous ne pouvons affirmer que la pensée ou le phénomène, et non point le non-même. (1)

Mais vous est-il permis logiquement d'affirmer même la pensée ? Je ne le crois pas ; et je prouve. Individualiste, vous méconnaissiez les notions les plus claires de la raison, vous méprisez les croyances invincibles qui vous dominent impérieusement : le témoignage des différentes facultés de votre nature raisonnable est pour vous sans valeur. De grâce donc, dites-nous sur quoi vous établissez le fait de la pensée. Relation des sens, évidence, constance et invincibilité de la conviction, vous avez tout nié, détruit, renversé. Dans cet abîme immense, quel appui, quelle base trouvez-vous pour y poser l'affirmation de la pensée ? Ainsi il est incoutenable, vous ne pouvez pas même affirmer la réalité phénoménale. Que vous restet-il donc enfin ? Le pouvez-vous envisager sans terreur ? Le nihilisme absolu. Voilà où vous mène l'impitoyable logique.

Chose admirable ! Le panégoïste commence par se poser lui-même comme la toute réalité ; ensuite, logiquement, il doit finir par se croire un pur néant ; plus logiquement encore, il devrait finir par ne rien croire et par ne plus penser. Juste châtement d'un monstrueux orgueil !

Nous n'avons présenté dans l'argumentation qui précède qu'une des formes multiples du raisonnement par où l'on pourrait battre en ruine cet extravagant système du panégoïsme. Disons encore :

Le panégoïsme, c'est un athéisme véritable, ou si on l'aime mieux, une sorte d'antropomorphisme, où les perfections divines horriblement mutilées et dégradées, l'homme ose bien s'arroger le nom incommunicable de Dieu.

Le panégoïsme, c'est le paroxysme de l'orgueil. Dans ce système impie et ridicule, l'homme ferme les yeux sur sa condition véritable ; il s'efforce de ne pas voir sa faiblesse, son ignorance, son dénûment complet. Il voudrait, s'il était possible, étouffer le sentiment de la douleur physique, pour rêver plus à l'aise sa folle déification, pour trôner sans obstacle à la place de l'Éternel. L'aveugle et méprisable iogui est encore plus honorable et plus clairvoyant que le panégoïste.

Le panégoïsme, c'est l'anéantissement des sentiments les plus universels, les plus constants, les plus naturels de l'humanité, du sentiment religieux et de l'espérance d'un parfait bonheur. Quelle sera la religion d'un individu qui se croit le Dieu suprême ? La religion suppose nécessairement deux êtres personnels.

En second lieu, vainement le moi voudrait-il s'étourdir

(1) Kant, Fichte. Hegel. Schelling.

(2) Non-même. Ce qui est réellement et en soi.—Phénomène. Ce qui paraît.

(1) Hegel. Schilling.